

## Prologue

*Les choses ne sont jamais le fruit du hasard. C'est toujours dans une suite logique d'événements, dans un enchaînement de circonstances, au travers d'un schéma non prédéfini que les pires tragédies se fomentent.*

*Il suffit d'un peu de terreau nourricier, d'un zeste d'inattendu et d'une poignée d'animosité pour donner corps au mal.*

*L'être humain est comme cela. Il est cela. Noir et brutal à l'intérieur. Et il n'en faut pas beaucoup plus pour que cette formidable machine devienne la pire des calamités.*

*Environs de Lyon*

*15 juillet 1989*

Malgré le rétablissement récent de l'électricité, les rais blafards des torches continuaient à se mouvoir dans un chaos indescriptible. Les hommes, d'une nervosité à fleur de peau, ne parlaient presque pas ou seulement lorsque cela s'imposait. Cette tension accrue exprimait parfaitement le malaise provoqué par ce qu'ils avaient découvert, quelques heures plus tôt, dans cette ferme isolée au fin fond de la campagne lyonnaise.

Le commissaire Julien Farendière, toujours dans la cuisine, s'appesantissait sur les traînées visqueuses qui maculaient le lino et une partie du mobilier. Il se pencha, inclina la tête pour mieux visualiser les taches qui miroitaient sur le

plancher, avant de s'adresser à l'un de ses collaborateurs, agenouillé à proximité d'une mare d'hémoglobine.

— Vous en pensez quoi, Musard ? Ça remonte à quand ?

L'homme, muni de l'attirail nécessaire, était à la recherche d'indices pouvant expliquer la sauvagerie de la scène de crime.

Il rehaussa les petites lunettes rondes qui avaient glissé sur le bout de son nez.

— À vue d'œil, je dirais entre douze et vingt-quatre heures, grand max. D'autant que les collègues d'à côté ont constaté une rigidité cadavérique totale et des lividités très marquées sur le corps de la mère.

Le flic hochait la tête avant de reprendre l'inspection visuelle de la pièce. Il fixa les éclaboussures figées sur les murs, telles des aquarelles morbides, puis suivit les sillons vermillon qui portaient du frigo pour rejoindre le seuil de la porte.

En remarquant la grande empreinte de main brunâtre dessinée sur le chambranle, il s'arrêta.

— Et pour la cave ? Mêmes conclusions ?

Visiblement, le chef du SRPJ de Lyon était pressé d'avoir un maximum d'éléments à se mettre sous la dent.

L'homme opina du chef.

— À peu de choses près, oui... Même si je ne suis pas catégorique, vu la différence de température, je pense que ça s'est passé au même moment.

Le commissaire approuva avant de reprendre :

— OK. Je vais faire un dernier viron<sup>1</sup> avant de partir... Si vous trouvez quelque chose, faites-le-moi savoir.

Le technicien de l'identité judiciaire acquiesça à son tour, puis se remit au travail, laissant le commissaire Farendière quitter la pièce et se diriger vers le salon.

La pièce à vivre n'avait rien à envier à la cuisine en termes d'intensité horrifique. Même si le canapé avait été

---

1. Régionalisme. Dans le langage lyonnais, un « viron » est un tour, une balade.

débarrassé des victimes, conduites en urgence à l'hôpital Édouard-Herriot, une forte odeur de cuivre saturait l'air ambiant.

Farendière s'avança vers le petit groupe réuni autour de l'espace télévision.

— Du nouveau ?

Les hommes secouèrent la tête de concert.

— Non, commissaire. Enfin, rien qui peut expliquer cette folie meurtrière.

Il s'approcha de l'un des officiers qui venaient de remonter de la cave.

— Et en dessous, Norbert ?

— Pas chouette non plus. On a retrouvé un tas de saloperies. Albums photo, préservatifs usagés, sous-vêtements déchirés et tachés de sang. On a même mis la main sur une caméra vidéo. Un véritable arsenal. Si tu veux mon avis, ça pue l'affaire pédophile de grande envergure.

— Affaire pédophile... répéta lentement le divisionnaire en serrant les dents.

L'officier continua, malgré l'interruption :

— Williams était un collectionneur, mais il faisait aussi ses propres photos. Dans l'une des salles de la cave, on a découvert l'accès à une pièce noire où cet enfoiré développait lui-même ses clichés. Et puis... il y a ces...

Il marqua un silence avant de poursuivre :

— Ces lits... Je ne serais pas étonné qu'ils soient remplis du fluide séminal de ce fils de pute.

— Exploitable ?

Le flic haussa les épaules.

— On a fait des prélèvements, mais avec nos moyens, tu connais la musique.

Le commissaire grogna. Les scellés génétiques, pour l'heure, n'étaient pas exploités, faute de technologies suffisamment avancées. Il y avait bien eu quelques tentatives judiciaires, ces derniers mois, mais elles restaient encore exceptionnelles.

—Bon...

Farendière fit quelques pas vers la fenêtre et regarda au loin. Les champs s'étalaient à perte de vue et isolaient la ferme du reste du monde par leur végétation luxuriante.

—Sinon, tu confirmes qu'il n'y a pas eu effraction ?

Son interlocuteur acquiesça en retenant un bâillement. Cela faisait des heures qu'ils étaient sur les lieux, des heures qu'ils retournaient l'habitation dans le but de comprendre la scène qui s'y était jouée. Ils en arrivaient tous à la même conclusion.

—On a tout vérifié, Julien. Aucune marque sur les fenêtres ni sur les deux portes. Tout s'est passé à l'intérieur, avec les protagonistes que nous connaissons.

—Donc, la seule possibilité est qu'il ait pété les plombs ?

—Ouais. Ça m'en a tout l'air. Sa femme a dû apprendre l'existence de son petit trafic et l'a menacé de le dénoncer. Il n'avait plus le choix : il a fait le ménage...

Farendière secoua la tête de dépit.

—Et le gosse ?

—On l'a interrogé avant qu'il soit emmené à l'hôpital, mais on n'a rien pu en tirer. Propos totalement incohérents. On aurait dit qu'il avait été drogué. Mais c'est guère étonnant vu l'état dans lequel on l'a trouvé.

Le commissaire approuva.

—Il m'a semblé très maigre.

—C'est ce que les médecins ont rapporté, eux aussi. Et vu ce que l'on a découvert dans la deuxième pièce de la cave, il est fort probable que le gamin ait été enfermé plus d'une semaine. J'ai compté onze traits gravés dans la chaux de l'un des murs. Par contre, je doute de la véracité du calcul, car je ne vois pas comment il aurait pu faire son compte, étant donné l'obscurité qu'il y a là-dessous.

—A-t-il expliqué pourquoi on l'avait enfermé ?

—Non. Je te l'ai dit, ses propos étaient incohérents. Il parlait d'une gigantesque araignée qui les avait faits

prisonniers, lui et sa sœur, et qui leur avait pondu des œufs dans le corps.

— Une araignée ? Des œufs ?

— Cherche pas... Il était en état de choc.

Le commissaire insista :

— Mais pourquoi cette image ? Une araignée...

— L'araignée est souvent comparée à une entité malsaine, diabolique, destructrice. Il avait peut-être en tête cette image de son père.

Farendière soupira. Ce drame épouvantable allait secouer l'opinion publique et ce n'était vraiment pas le moment, vu le contexte politico-judiciaire tendu.

En complément à cela, les affres de l'affaire Grégory Villemin étaient encore dans toutes les têtes. La sienne, mais aussi celles des médias et de ses confrères des Vosges. Enquête bâclée, secret de l'instruction bafoué, meurtre du principal suspect en mars 1985 au nez et à la barbe des forces de gendarmerie.

Il répondit :

— Je ne sais pas pourquoi, mais je la sens pas, cette affaire.

Le flic haussa les épaules.

— Tu veux mon avis ?

— Balance !

— Je crois que cette saloperie va nous hanter un bon bout de temps.

Farendière approuva. Intimement, il le savait, lui aussi. Des histoires sordides comme celle qu'ils venaient de prendre en charge n'étaient pas faites pour redorer une médaille ou mettre en exergue une carrière aboutie. Par son côté nauséabond, ils allaient être malmenés, ballottés comme des fétus de paille, et les risques de sombrer avec le navire fantôme étaient énormes.

Oui... Ils le savaient... Ils n'avaient pas le droit à l'erreur.



## PREMIÈRE PARTIE

# PEURS D'ENFANCE

*Les peurs... Nos peurs.*

*Enfin, ce sont elles qui structurent nos modes de fonctionnement, de pensée.*

*Qui n'a pas regardé sous son lit ou dans son placard, alors qu'il était enfant ?*

*Moi, je me rappelle l'avoir fait, plusieurs fois, tout en me convainquant que mon entreprise était ridicule.*

*Mais comment aurais-je réagi si j'avais réellement aperçu quelque chose ? Si l'une de ces créatures m'avait dévoilé son vrai visage ?*

*Je n'ose y penser, car, finalement, je sais aujourd'hui qu'ils existent... Oh ! pas comme les monstres imaginaires pourvus d'une poignée d'yeux vitreux ou de mâchoires à rallonge bien garnies de dents tranchantes prêtes à vous dévorer...*

*Non, ces monstres-là ne se matérialisent pas comme un enfant de huit ans pourrait le concevoir, mais de façon bien plus insidieuse, au travers de repères et de schémas qu'il côtoie tous les jours et dans lesquels il a donné toute sa confiance.*





# 1

*Lyon, 11 mai 2017*

Je suis sur le point de m'endormir, lorsqu'un raclement métallique me tire de ma somnolence et me ramène à la cruelle réalité. De toute évidence, malgré les tourments qu'il m'inflige depuis des jours, il n'en a pas fini avec moi.

Rien qu'à imaginer ce que je vais endurer, je me recroqueville sur le matelas de fortune jeté dans un coin de la pièce, cherchant à me protéger.

Rapidement, sa silhouette massive se faufile dans le silence bétonné du réduit qui me sert de pièce à vivre depuis que j'ai osé prendre la défense de ma sœur. Confiné comme un cafard, un nuisible, c'est ma punition pour l'avoir défié. Je n'avais pas le droit, je suis allé trop loin. Ce sont ses affaires, pas les miennes. Un merdeux de onze ans est fait pour écouter son père et non se mettre en opposition.

Alors que mes larmes s'échouent sur les draps, je le sens approcher de moi. Son odeur, tout d'abord. Forte. Tenace. Presque repoussante. Relent âcre de transpiration et de crasse. Puis la lumière. Douce. Tamisée. Halo scintillant que la vieille ampoule électrique est tout juste capable de générer. Elle aurait presque pu être apaisante, si elle n'impliquait pas tout le reste. Ce qui va suivre.

J'ai beau me retenir, l'angoisse suscitée par la situation m'arrache un cri. Mais je ne bouge pas. Surtout pas. Replié sur moi-même, j'attends docilement qu'il fasse son affaire.

Cherchant à gagner son empathie, je lance un timide :

— Pa'. Je t'aime, tu sais...

Mais il n'ouvre pas la bouche, reste insensible à mes épanchements affectifs. Pour toute réponse, sa grande main osseuse fouille mes cheveux à la recherche d'une prise, qu'il trouve rapidement. Il faut dire que ma longue tignasse offre beaucoup de solutions.

— Pa', je te promets que...

— Ta gueule, morveux !

Brutalement, il me tire hors du lit et me traîne de force jusqu'aux toilettes.

Un cri, encore, que je ne peux retenir, puis un regard au fond du trou qui s'approche. De l'eau croupie, emplie d'excréments.

— Pa', je ne le referai pas... Je te jure que...

Sans pitié, il dirige mon visage vers les eaux nauséabondes. J'ai beau résister, je finis par plier. Que peut faire un gamin de onze ans face à la force de la nature qu'est mon paternel ?

L'immersion dure plusieurs secondes avant qu'il ne relâche la pression.

La tête hors de la souillure, je parviens à avaler quelques goulées d'air bienfaitrices, mais je sais que mon supplice va perdurer.

— Pa', glllooo. Pi...

Nouvelle immersion. Immonde.

Sa main pèse des tonnes. Je suffoque. J'ai l'impression que ma vie s'envole. C'est implacable, inéluctable. Mais finalement, alors que, impuissant, j'abdique, il m'accorde un nouvel instant de répit. Il me fusille du regard, me laisse recouvrer quelques forces, puis se met à parler en rafale, comme il le fait quand il a bu. D'ailleurs, ce soir, il empeste l'alcool.

— Tu peux me dire ce que je vais bien pouvoir faire avec toi ? Ta sœur était déjà un problème. Une chiffé molle. Une bonne à rien. Et toi, tu prends le même chemin. Tu veux qu'il t'arrive la même chose ? Hein ? P'tit con ! C'est ça que tu veux ?!

La boule qui s'est formée dans ma gorge m'empêche de déglutir. C'est la première fois qu'il me parle de Dorothée depuis que la vie s'est arrêtée, là-haut.

Les cris, les supplications épouvantables ! Puis ce silence... Glacial. Terrifiant. Désormais, c'est moi qui subis sa colère, ses coups, ses humiliations... Il faut que j'en sorte absolument, pour éviter l'irréversible.

Avant qu'il me replonge la tête dans l'eau croupie, je m'écrie, hurlant comme je ne l'ai encore jamais fait :

— Je ne suis pas comme Dorothée, pa' ! J'suis un homme ! Pas une salope de chouineuse !

La surprise doit se lire sur son visage.

— Une chouineuse ?! répète-t-il en changeant de ton. Je crois me rappeler qu'il n'y a pas si longtemps, tu chouinais, toi aussi, non ?

Ma voix résonne contre les parois de la cuvette entartrée.

— J'ai compris ce que tu m'as dit. T'avais raison !

Même si je ne le vois pas, je sens son sourire malsain s'élargir, comme il le fait quand il vient de remporter une manche. Quand on cède à ses menaces.

Oui, ce sourire. Tellement caractéristique. Un sourire qui me dégoûte. Un sourire qui en dit long sur ce qu'il a au fond de lui. Un sourire de vainqueur. De merde flamboyante.

— Très bien ! C'est ce qu'on va voir ! Je vais te donner une chance. Si tu me déçois, tu t'en mordras les doigts. C'est compris ?

Lentement, et la tête toujours enfoncée dans la cuvette des toilettes, j'opine du chef, me cognant le crâne contre l'émail.

— Oui, pa'. Je ne te décevrai pas.

Sans ménagement, il m'arrache au trou misérable et approche son visage rubicond du mien. Son haleine est insupportable, mais je ne montre aucun signe de dégoût. Si j'avais le malheur de le faire, il me broierait les membres comme s'il s'agissait de vulgaires brindilles.

— Très bien, morveux. T'es peut-être prêt, après tout !

Avec brutalité, il me projette devant lui et m'intime d'avancer.

Je dépasse le chambranle et me dirige vers l'escalier en béton. Les marches poussiéreuses s'enchaînent, les unes après les autres, pour me conduire vers la liberté.

Mais est-ce vraiment la liberté qui m'attend au rez-de-chaussée ? Cela fait des jours que je ne suis pas remonté dans les pièces à vivre, des jours que je n'ai pas vu le soleil, des jours que je n'ai pas eu de contact avec qui que ce soit. Coupé du monde. Complètement. Pourtant, l'école a dû appeler mon père. Mon maître, monsieur Grubber, a forcément remarqué mon absence et s'en est inquiété. Mais personne n'est venu me tirer de là. Rien n'a perturbé ma séquestration. Ai-je été à ce point gommé de la surface de la terre ou bien est-ce le mensonge de mon père qui a été d'une efficacité incroyable ?

Les jambes alourdies et le souffle coupé par le stress, j'émerge enfin dans le vestibule. Des volutes de lumière éblouissante dansent immédiatement devant mes pupilles et m'empêchent de discerner ce qui m'entoure. Je lutte contre ce halo aveuglant et tente de stabiliser ma vision. Dix secondes, peut-être vingt, sont nécessaires pour que je m'habitue à cette clarté cristalline.

Ce que je découvre ne me rassure pas. La maison s'est transformée en un véritable capharnaüm. Des vêtements sont jetés négligemment au sol, des porcelaines cassées couvrent le plancher. La réalité rejoint mes craintes. Il s'est passé quelque chose là-haut. Quelque chose de terrible.

Je n'ai pas le temps de me questionner davantage que mon père, qui se presse derrière moi, me hurle dans les oreilles :

— Avance !

Je sens son souffle chaud me caresser le dos.

Malgré la peur, je m'exécute docilement, mais, plus je progresse dans la maison, plus l'odeur devient insupportable. Je discerne facilement un mélange de produits ménagers et de déjections. Mon imagination bat son plein. Je le vois

commettre les pires atrocités, puis tenter de tout effacer. Tous mes sens m'entraînent vers la conclusion qui s'impose : il les a tuées.

Le cœur au bord des lèvres et l'anxiété cognant crescendo dans mes tempes, je fais le tour du meuble bas qui sépare la pièce en deux. Mon regard s'éternise sur les traces qui couvrent le lino, à proximité du frigo. Le frigo lui-même en est maculé.

*Non ! Il n'a même pas cherché à effacer les traces...*

Alors que je m'arrête, contemplant la scène d'épouvante, je l'entends se justifier :

— Ta mère a pris le relais. Elle a voulu défendre ta putain de sœur ! Quelle conne ! Comment pouvait-elle me faire une chose pareille ? À moi, son mari ? Elle m'a ridiculisé. Elle devait être punie, elle aussi. Ta salope de mère n'a rien compris.

Rien compris ? Qu'y a-t-il à comprendre ? Qu'il les a butées froidement ?

— Entre dans le salon, mon garçon.

Toujours interdit, je fixe la porte qui se dresse devant moi. C'est un frêle battant. Unique rempart entre la cuisine et le living. Barrière entre le monde réel et l'innommable annoncé. Entre la vie formatée de tout un chacun et la folie dévastatrice et ses conséquences. J'hésite à me saisir de la poignée, mais il insiste en me poussant, jusqu'à écraser mon visage contre le panneau de bois.

— Que s'est-il passé, pa' ?

Il ne considère pas la question. Tout ce qui lui importe, à cet instant, est de me montrer son œuvre et de recevoir ma bénédiction.

— Entre, j'te dis ! Tu ne vas pas me faire regretter ma décision, hein ?

La force qu'il imprime sur mon corps est disproportionnée. Sans le vouloir, sous la pression de plus en plus forte, je fais pivoter la porte sur ses gonds. Le grincement glaçant m'arrache un cri, puis tout semble devenir irréel. Mon regard

s'affole, se tord comme s'il était déformé par un prisme. Les couleurs miroitent, se mélangent, papillonnent devant mes pupilles. Je ne comprends pas ce que je vois devant moi. Enfin, mon esprit le refuse. C'est juste impossible. Démentiel.

Je prends ma tête entre mes mains, crie comme un forcené tout en fermant les yeux pour chasser la vision abominable, puis les rouvre, espérant revenir à une réalité moins insoutenable.

Mais rien ne change.

Anéanti, je me mets à trembler et les regarde.

Assises dans le divan, ma mère et Dorothée semblent me dévisager, mais leur expression est figée, morte, pour l'éternité.

— Alors, morveux, qu'est-ce que t'en penses ? Tu ne trouves pas que c'est plus tranquille quand elles ferment leur grand claque-merde ?

Je suis sur le point de me remettre à crier lorsque les hurlements répétés qui cognent dans mes tympan depuis un moment m'arrachent enfin à mes pensées.

— Arrête, nom de Dieu ! Arrête ! Tu vas le tuer !

Hagard, je chasse les dernières images qui persistent dans mon crâne et, au prix d'un effort presque insurmontable, retrouve peu à peu la réalité qui m'entoure. Devant moi, un homme est assis sur une chaise en métal et semble prêt à défaillir sous la pression de mes mains sur sa gorge.

— Ça suffit, Marc. Lâche-le, bordel !

Je mets encore quelques secondes à réaliser ce que je suis en train de faire avant de desserrer l'étau de mes mains.

Tandis que l'autre crache ses poumons en vitupérant, je me redresse d'un brusque mouvement en arrière.

— Ce salopard mérite de crever !

Tout en cherchant à m'arrêter, Sylvain, mon supérieur depuis plus d'un an, fait signe aux flics en faction derrière la porte d'entrer.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, les deux plantons armés de pistolets-mitrailleurs Beretta pénètrent dans la pièce aveugle et se postent devant nous, attendant les ordres.

— Remettez-moi cette ordure au placard, ordonne Sylvain.

— Il n'a rien voulu lâcher ? s'aventure timidement l'un des deux gardiens de la paix avant de détacher les menottes et d'aider l'homme encore suffoquant à se relever.

— Non ! Allez ! Faites-le dégager de ma vue !

Quelques secondes plus tard, le silence tombe. L'instant est solennel, presque irréel.

De ce dernier interrogatoire, nous ne gardons que rancœur et frustration. Cette sensation amère d'avoir échoué, une fois encore. La garde à vue touche à sa fin, et l'homme sera bientôt libre si nous ne réussissons pas à le faire avouer.

La torpeur dure...

Lourde.

Pesante.

Abêtissante.

Puis Sylvain finit par ouvrir la bouche. Bien que le ton de sa voix exprime le contraire, ses yeux sont chargés de reproches.

— C'est une pauvre merde, Marc. Un cafard que je rêve aussi d'écraser. Mais t'es flic, bordel ! Tu ne peux pas te laisser aller comme ça. Et encore moins ici. Dans les locaux de la PJ.

Même s'il n'a pas tort, je conteste ses propos avec virulence :

— Putain, que te faut-il de plus ? Il a violé sa gamine avant de la buter.

Sylvain serre les mâchoires. Lui aussi a été bouleversé par cette histoire sordide. Même si, déontologiquement, il se doit de ne pas porter de jugement sur le monstre que nous venons d'interroger, je sais qu'il bout intérieurement et qu'il rêve lui aussi de le crever.

— On ne laisse rien passer. Pour l'instant, on n'a que dalle contre lui, mais on finira bien par trouver quelque chose, et je te jure qu'on livrera ce salopard à la justice. Il paiera très cher pour ce qu'il a fait.

Dépité, je secoue la tête. Comme vient de le dire Sylvain : pour l'instant, nous n'avons rien. Ce fils de pute a bien joué son coup. Et si ça se trouve, il sera dehors dans moins de trois heures.

Ce que je sais aussi, c'est que, même avec des aveux, rien ne sera gagné pour autant. Je connais la justice et ses lourdeurs. Ses incohérences, aussi. Un mec comme la raclure de tout à l'heure peut très bien s'en sortir à bon compte. Surtout s'il est bien conseillé. Et les baveux qui conseillent bien, y en a quelques-uns sur la place publique.

— Tu parles !

— En tout cas, je te le redis, Marc : ne me refais jamais un truc pareil. J'ai bien cru que j'allais devoir te péter le bras pour te faire lâcher prise. Tu ne ressentais même pas mes coups de poing, bordel ! T'étais où ?

Je soupire. Un long et puissant soupir.

Où est-ce que j'étais ?! Simple ! Là où je suis toujours... La tête au fond du trou des chiottes. Revivant une énième fois les dix jours d'horreur qui ont marqué ma vie. Le milieu de l'été de l'année 1989... Reparti dans les putains de souvenirs que mon taré de père a gravés dans ma mémoire.

— Nulle part !

Sylvain me fixe bizarrement.

— T'es sûr que ça va ? Tu trembles encore !

— Ouais... T'en fais pas ! Juste un petit passage à vide. Ça ira mieux tout à l'heure, après l'autopsie.

Même s'il n'est pas dupe, Sylvain répond d'un hochement de tête.

— D'accord ! Je file au bureau pour relire le rapport de levée du corps. Je passe te prendre d'ici une heure ? En attendant, bois un café et détends-toi. OK ?



J'acquiesce, mais, dès que la porte claque, je replonge dans mes pensées.

*Comment peut-on en arriver là ? Comment peut-on violer et tuer sa fille ?*

*Il l'a bien fait pourtant ! La moitié de tes chromosomes peut le comprendre !*

*Non ! Pour mon père, c'était...*

Je revois leurs corps dans le salon.

*C'était quoi ? Différent ?! En quoi c'était différent ?! Il a violé Dorothee des mois durant. Des années, peut-être. C'est ce qui a tout déclenché. Le drame. Mon isolement. Les meurtres épouvantables de ma mère et de ma sœur. Rigides et froides. Leurs bouches scellées dans une crispation de douleur. Pour l'éternité.*

Comme si je cherchais à retenir mes larmes, je ferme les paupières, mais le fluide lacrymal force le passage et s'échoue sur mon visage creusé par les années.

Alors qu'une boule d'angoisse vient obstruer ma gorge, m'empêchant presque de respirer, quelques gouttes glissent jusqu'à mes lèvres.

Je jette un regard furtif au calendrier placardé au mur en face de moi. 11 mai 2017. Trois jours. Trois petits jours avant que le monstre ne sorte de prison.

La nausée m'étreint soudainement. Je me précipite dans le couloir, percute Alban, qui revenait de la salle de pause, et j'ai à peine le temps de rejoindre les toilettes pour recracher ce que j'ai ingéré ce matin. Le corps secoué de spasmes et la tête penchée sur la cuvette, je fixe avec détermination l'eau jaunie par mon vomi.

Cette vision me ramène à nouveau vingt-huit ans plus tôt.

— J'aurai ta peau, pa'. À l'époque, je n'avais pas les moyens de te résister, mais cette fois, je te le promets : je te crèverai.

## 2

*Lyon, fin de l'année 1989*  
*Foyer L'Orée – 4, rue Dubois*

— T'as vu le nouveau ? s'exclama Nicolas, un blondinet qui ne devait pas dépasser le mètre cinquante. Complètement à la ramasse !

Nez effacé, petite bouche sans lèvres, front en retrait, brosse courte, son physique de fouine parlait déjà pour lui et sur sa nature profonde.

— Ouais... C'est vrai q'l'a pas l'air très dégourdi, le blaireau, argua Daniel, le gamin attablé à ses côtés.

Ce dernier enfourna le morceau de viande trop cuite qu'il venait de piquer sauvagement avec sa fourchette.

Le blond continua :

— Et pis, t'as vu t'à l'heure en classe ? Il n'arrêtait pas de se frotter les mains l'une contre l'autre.

— Ouais... grogna Daniel, sans conviction.

Il renifla, essuya d'un coup de manche le filet de morve qui lui coulait du nez, puis passa machinalement les doigts dans la forêt frisée de ses cheveux roux. Un roux éclatant.

— T'as pas tort. L'a un putain de tic, le nouveau... Un putain de tic... C'est bien Marc qu'il s'appelle, hein ?

La réaction de son compère ne le satisfaisant pas totalement, la Fouine poursuivit son réquisitoire.

— Ouais ! C'est Marc... Marc, la tafiole ! Et pis, c'est pas tout... Cette fiote m'a regardé bizarre quand on est sortis, comme s'il voulait me provoquer, et puis il a adressé un

sourire à Joëlle. J'te l'dis... J'le sens pas... Il va nous foutre des bâtons dans les roues, ce connard.

Le rouquin, tout en mastiquant tel un bovin son morceau desséché par la cuisson excessive, pivota sur sa chaise pour considérer le garçon dont Nicolas parlait. Âgé d'une douzaine d'années, le gamin avait déposé son plateau sur une table autour de laquelle une poupée blonde, belle comme un cœur, s'était installée.

*Joëlle...*

Daniel serra les mâchoires.

—Putain ! T'as raison ! Alors, on va le mettre au parfum tout de suite. On va lui montrer qui est le chef ici.

Nicolas étira les lèvres en un large sourire. Il n'en attendait pas moins de son pote. Caïd du foyer, Daniel était à ce titre celui qui devait en imposer à tout le monde. Nicolas se félicitait tous les jours d'avoir su le mettre dans sa poche. Le rouquin le protégeait, mais surtout réalisait pour lui tous les coups tordus et autres brimades qu'il n'aurait jamais osé tenter tout seul.

Connaissant parfaitement le chefaillon musclé, Nicolas en rajouta une couche, histoire de sceller le pacte. Il devait donner au rouquin suffisamment de grains à moudre pour provoquer sa réaction. C'était un diesel, mais dès que le V8 du gosse était lancé, il écrasait tout sur son passage.

—Et puis, j'suis sûr qu'il pense qu'il est plus fort que toi.

—Pff ! Arrête tes conneries !

—Si, j'te jure... D'ailleurs, j'ai entendu les frères Duperret en parler tout à l'heure. Il paraît qu'il s'est vanté de ne pas avoir peur de toi.

À la plus grande satisfaction de Nicolas, la colère de Daniel montait crescendo.

—Mais y va se prendre une sacrée branlée, le merdeux !

Le blondinet fielleux ajouta une dernière goutte dans le vase :

—Si j'étais toi, j'irais tout de suite... Histoire de lui foutre la honte devant Joëlle.

Et le vase déborda...

Le gros rouquin, désormais bouillant et soumis à l'adrénaline que son cerveau de primate n'arrivait plus à endiguer, considéra les environs. Le surveillant avait déserté la grande salle pour faire sa ronde dans l'annexe. Il en profita et se leva d'un bond.

—Reste là et regarde un chef en action !

En quelques pas, et d'une célérité impressionnante pour son embonpoint, il rejoignit la table où sa proie désignée s'était installée. Sans préambule, il s'empara du dossier de la chaise et le tira en arrière de toutes ses forces.

L'autre gamin n'eut pas le temps de manifester son étonnement qu'il était déjà dans les airs, suspendu, la gorge palpitant entre les mains d'un épouvantail écumant d'une rage froide.

—Alors, comme ça, tu fais le mariole, le nouveau ? rugit l'obèse en le secouant comme un prunier. Tu veux que j'te montre à qui t'as affaire ?

Seuls des gargouillis firent écho à sa question.

Joëlle, horrifiée, l'arracha à sa frénésie :

—Hé ! T'es malade ou quoi ?! hurla-t-elle. Lâche-le immédiatement ou je vais chercher le surveillant.

—Toi, j't'ai pas sonnée, la rembarra l'énorme. Ne te mêle surtout pas de cette histoire.

Il poursuivit en se désintéressant de la blonde :

—Écoute-moi bien, face d'ampoule. Je ne le répéterai pas... Le chef, ici, c'est moi... Si t'as le malheur de te mettre en travers de mon chemin, je t'écraserai comme un moustique ! T'as compris, morvelle ?

Marc, toujours dans les airs, commençait à manquer sérieusement d'oxygène. Il se débattait pourtant de toutes ses forces. Malgré cela, la poigne et la force de Daniel avaient raison de son agitation. Si la prise infligée le

maintenait encore une minute dans cette position, il allait perdre la vie.

Alors qu'au loin, le blondinet jubilait, excité par le drame qui se jouait, Joëlle vint une nouvelle fois arracher Daniel à ses fantasmes de domination.

—DANIEL ! Lâche-le, maintenant ! Je crois qu'il a compris !

L'influx nerveux traversa l'oreille interne de l'agresseur pour arriver jusqu'à son cortex cérébral. Au bout de quelques secondes d'hésitation, il libéra enfin la prise.

—T'es prévenu, fils de pute, poursuivit-il. Ne t'avise pas de venir marcher sur mes plates-bandes ou j'te jure que j'te casse en deux.

Satisfait, il fit un signe de tête à Joëlle, puis envoya valdinguer le plateau de sa victime. Les aliments se répandirent sur le sol en un magma coloré, juste avant que le surveillant ne fasse son entrée dans le réfectoire principal. Daniel l'avait échappé belle, et Marc devrait se justifier de sa maladresse.

\*

—Alors, t'as vu qui est le chef ? ricana le roux en s'étirant.

—Joli coup, répliqua le blond, tout sourire. C'est vrai ! Il a eu son compte. Par contre...

Il marqua volontairement un silence pour pousser son pote à réagir.

Daniel ne se fit pas prier.

—Par contre quoi ?

—Faudrait que tu parles à Joëlle. Je crains qu'elle nous...

Il reformula :

—Qu'elle t'échappe.

Daniel gloussa. Selon lui, l'insinuation de Nicolas était totalement dénuée de sens. Joëlle lui appartenait. Corps et

âme. Enfin, corps, pas tout à fait... mais ce n'était l'histoire que de quelques jours.

— Joëlle ! Tu rigoles ? J'en fais ce que j'veux quand j'veux.

Nicolas planta son regard de fouine dans celui de son soi-disant chef de bande, et sa défiance dura quelques secondes avant qu'il ne baisse la tête.

*Soumission... Garder Daniel dans ta poche... Surtout garder sa confiance... et continuer à l'utiliser... Oh oui !*

Il demeura un instant dans cette position, mimant l'allégeance, comme il l'avait si bien appris depuis son arrivée dans le foyer, puis le mit au défi.

Il secoua la tête en signe de dénégation et lança l'appât :

— Je ne pense pas... T'as vu comme elle a réagi ? Elle a pris la défense de « mou du gland ». À mon avis, elle en pince pour lui... Remarque, c'est vrai que c'est plutôt un joli minet, lâcha-t-il, sarcastique.

Un éclair de rage traversa le regard de Daniel. Maintenant que Nicolas en parlait, il réalisait que la Fouine n'était pas si loin de la vérité. Joëlle, par son attitude, avait clairement pris le parti du nouveau.

Nicolas, profitant de la perplexité de son camarade, ajouta :

— T'es pas d'accord ?

Rubicond, Daniel rua dans les brancards.

— T'insinues quoi ?

— Ben... que si tu ne fais rien, tu la perds !

Chaque réponse attisait le foyer de la haine de Daniel. Plus leur discussion progressait, plus la tragédie se nouait.

— OK ! T'as raison. Je vais mettre le holà.

Le sourire dégoulinant du blondinet filiforme en disait long sur sa satisfaction. La manipulation, certes facilitée par l'intelligence limitée de Daniel, fonctionnait à merveille. Une boule vicelarde, deux quilles en moins !

Il suffisait d'opérer avec aisance et, surtout, de se servir de ce qu'on lui avait appris ici-bas – la survie –, dans ce putain de foyer où la loi du plus fort était la seule valable.

Chez lui, il avait subi... Il avait été tabassé par son beau-père. Des dizaines de fois... Ici, il s'était promis d'être le maître incontesté et, selon lui, le meilleur moyen d'y parvenir était d'utiliser ce gros pourceau de Daniel. S'il continuait à jouer avec finesse, Joëlle serait à lui ainsi que toutes les autres gamines qui lui plaisaient et dont il avait envie de se goinfrer. Il y a quelques années, on lui avait volé son innocence. Il entendait bien faire de même avec toutes ces pisseuses.

\*

— Ça va ? questionna Joëlle en surgissant de derrière la porte comme un diable sortant de sa boîte.

Marc sursauta. La tête baissée, ruminant l'engueulade du surveillant, il ne l'avait pas vue, cachée dans l'embrasure.

— Il ne t'a pas fait trop mal ?

Marc releva la tête et posa les yeux sur la petite blonde qui se tenait devant lui, droite comme un i.

Le visage du gamin en disait long sur l'épreuve qu'il venait de traverser.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

La fillette s'approcha et posa la main sur la gorge rougie de l'enfant – enfant dont il n'avait plus que l'apparence. Lentement. Doucement. Avec une certaine tendresse. Ses doigts caressèrent la blessure.

— Daniel n'est qu'un salaud, dit-elle. Lui et Nicolas, ce sont les pires du foyer. Il faut que tu te méfies d'eux comme de la peste.

Comme s'il n'avait pas entendu la mise en garde, Marc se mit à marcher dans le couloir. Vite. Très vite. Cherchant visiblement à la semer.

Mais elle ne renonça pas et lui emboîta le pas.

— C'est vrai ! Je t'assure.

Imperturbable, il continua à foncer comme un bolide dans le dédale des couloirs de l'établissement.

— Un jour, il nous fera vraiment du mal... Je le sais...

Marc bifurqua dans un passage étroit menant aux chambres, puis, contre toute attente, s'arrêta d'un seul coup.

Elle faillit le percuter.

— Et qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

Profitant de son immobilité, Joëlle le dépassa, puis, les mains sur les hanches, se posta devant lui, l'empêchant ainsi d'avancer.

— Tout le monde a baissé les bras... Toi, t'es nouveau ici. T'es le seul qui puisse les arrêter.

— T'as vu ce qui s'est passé tout à l'heure ? répliqua-t-il en serrant les dents.

Elle hocha la tête.

— Oui. J'ai vu. Mais s'ils ont réagi ainsi, c'est qu'ils ont peur de toi, crois-moi.

Le garçon haussa les épaules.

— Pff ! Tu rigoles ? Ils ne craignent personne.

— Je t'assure que non !

Marc soupira.

— Arrête ! Tu m'énerves. Et puis, laisse-moi passer. J'ai pas de temps à perdre avec toi. Parles-en aux surveillants ou au directeur.

Les larmes aux yeux, Joëlle renifla, puis se laissa choir sur le carrelage jauni du couloir.

— Ils s'en foutent ! Ces salauds n'en ont rien à faire... S'il te plaît, Marc ! Ne nous laisse pas tomber. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le au moins pour nous... Pour moi.

*Fais-le au moins pour moi...*

Il ferma les yeux. Des relents nauséabonds du passé vinrent se mélanger à la situation actuelle. Joëlle, même si elle était très différente de sa sœur, sollicitait son aide et le ramenait des mois en arrière. Pouvait-il refuser ?

Il serra les dents et revit Dorothée, quelque temps avant qu'elle ne meure.



— Marc... *Je t'en prie... Aide-moi... J'en ai parlé à maman, mais...*

— *Qu'est-ce que tu racontes ?*

— *Je te jure... Il... Il me touche...*

— *T'es dingue ! Papa ne ferait jamais ça.*

— *Je te jure, Marc. Aide-moi... Je t'en prie.*

— *Tu racontes n'importe quoi !*

— *Il est violent... De plus en plus. Si tu ne fais rien, il va finir par me tuer.*

— *N'importe quoi !*

Une bouffée d'émotion explosa dans tout son être, déclenchant frissons et angoisse profonde. Marc sentit sa gorge se nouer et de la sueur dégouliner le long de son dos. Dorothée avait perdu la vie, appelant à l'aide ceux qui l'entouraient, et lui n'avait pas bougé le petit doigt.

La fillette, qui lui barrait toujours le passage, le ramena à la réalité.

— Marc, s'il te plaît, aide-moi !

— Je ne... Je ne peux rien faire pour toi, Joëlle !

— Mais pourquoi ? insista-t-elle.

— Parce que je n'y arriverai pas...

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que, toute ma vie, je n'ai été qu'un loser.